



B.-H.L. devant l'hôpital Saint-Jean Sainte-Elisabeth, où le poète fut conduit dans un état de dégénérescence dont il ne parvint jamais à se relever. Après sa mort, furent publiés, en 1869, « Les Petits Poèmes en prose », sa tentative pour adapter une « prose musicale sans rythme et sans rime (...) aux mouvements lyriques de l'âme. »



L'Hôtel de ville de la Grand-Place. C'est pour y donner des conférences que Baudelaire était venu à Bruxelles. En l'écoutant parler, la petite dizaine de spectateurs qui s'étaient déplacés se sont ri de lui. Pas la moindre plaque sur la façade de la Maison des notaires pour indiquer qu'ici, dans ce qui était alors l'hôtel du Grand Miroir, l'auteur des « Fleurs du mal » s'est éteint à la vie. Jusqu'au bout, l'un de nos plus grands poètes est resté maudit.



B.-H.L. marchant dans les rues chaudes de Bruxelles où, comme à Amsterdam, des dames de petite vertu attendent le « client ». Baudelaire était un familier de ces quartiers où il venait souvent perdre son âme.

critiques. Elle pose la question des rapports qu'il entretient avec l'échec et la gloire. »

Des questions auxquelles B.-H.L. s'est toujours confronté, et dont il avoue qu'il a du mal à se dégager. « J'aime être célèbre, mais je sais que c'est une faiblesse. » Une faiblesse à laquelle il imagine parfois de résister. « Quand on est dans l'impasse par rapport à sa propre personnalité, on peut être tenté de rééditer un coup comme Romain Gary-Ajar. » Autrement dit, publier une œuvre, un roman, sous un autre nom que celui qui a apporté une gloire désormais suspecte. Qui sait si, un jour, B.-H.L., écrivain reconnu et couronné, personnage adulé ou honni, n'aura pas, lui aussi, envie de choisir le silence de l'anonymat. Pour que se termine enfin le malentendu qu'il a lui-même créé, et dont on peut imaginer, à la lecture de ce dernier livre, qu'il voudrait bien le voir cesser.

Martine BOURRILLON
Photos Michel Ristroph

« La mère de Baudelaire, surtout, était un personnage terrible, explique Bernard-Henri Lévy. Une mère incroyablement possessive, à laquelle il écrivait tous les jours. Quant à son père, on ne sait rien d'autre de lui, sinon qu'il était un curé défroqué. »

Dans son livre, Bernard-Henri Lévy imagine comment s'est, peu à peu, constitué le délire du poète, que l'on finit par emmener à l'hôpital Saint-Jean Sainte-Elisabeth, avant d'être ramené aphasique, grabataire, en France, où il finira ses jours sans jamais avoir repris connaissance. L'hôpital Saint-Jean Sainte-Elisabeth, lui aussi, a été reconstruit. Mais Bernard-Henri Lévy ne peut se défendre d'une intense émotion devant ce

lieu où le génie du poète a chaviré. Rien, pas une plaque pour signaler la présence de l'auteur des « Fleurs du mal ».

Les Belges aiment peu Baudelaire. Peut-être parce qu'il a laissé un carnet de notes sur la Belgique qui n'est pas à leur honneur. » La plupart des passionnés de Baudelaire refusent de prendre en compte ces phrases qui ne ressemblent

pas à l'idée qu'ils se font du grand poète.

B.-H.L., lui, imagine quels sont les fragments restant d'un livre que Baudelaire aurait écrit là, et qui aurait été son testament. « Baudelaire a beaucoup écrit. Des ouvrages mineurs et des articles pour des feuilles de chou, mais il reste l'auteur d'un seul livre, « Les Fleurs du mal ». Son histoire pose le problème du malentendu entre l'écrivain et ses

DANS LA PLEIADÉ ET EN POCHE

Pour lire ou relire Baudelaire, sa « Correspondance » et ses œuvres complètes (chacun en deux volumes) dans la Pléiade chez Gallimard. De nombreuses éditions des « Fleurs du mal » dans le Livre de Poche, dans la bibliothèque Lattès, dans les nouveaux classiques de Larousse. Les œuvres complètes de Baudelaire sont en Bouquins chez Laffont et au Seuil dans la collection l'Intégrale.